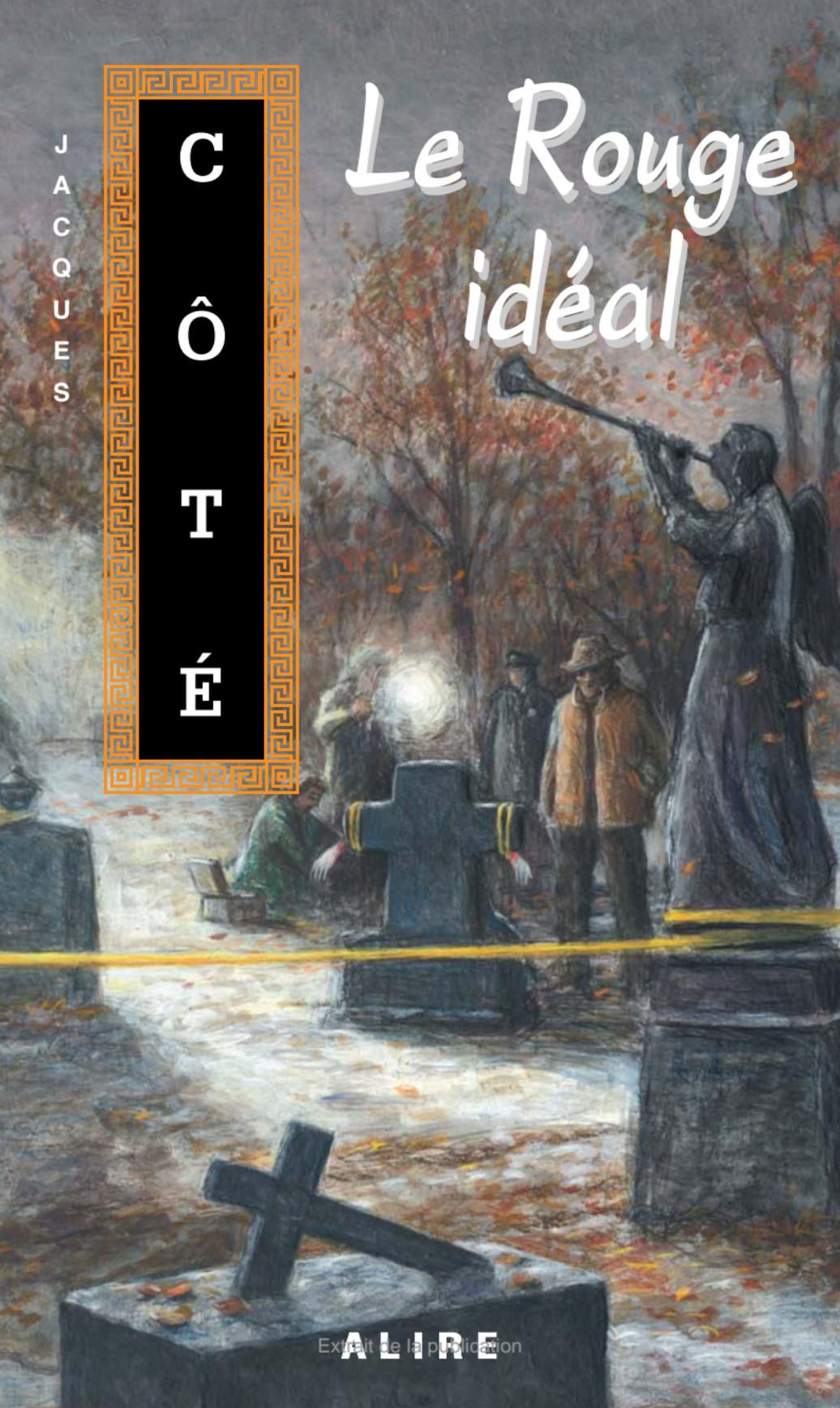


J
A
C
Q
U
E
S

C
Ô
T
É

Le Rouge idéal



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DU *ROUGE IDÉAL*...

2003 — PRIX ARTHUR-ELLIS

« LE PORTRAIT QUE FAIT JACQUES CÔTÉ
DE LA VIEILLE CAPITALE
S'AVÈRE TOUT À FAIT ÉTONNANT,
COMME SI, LE TEMPS D'UN ROMAN,
QUÉBEC PRENAIT DES AIRS DE
NEW YORK OU DE CHICAGO. »

Le Soleil

« IL EST DIFFICILE DE LÂCHER CETTE HISTOIRE
MENÉE TAMBOUR BATTANT. [...]
CÔTÉ TIRE BIEN SON ÉPINGLE DU JEU.
IL NOUS ENTRAÎNE DANS UN RÉCIT BIEN
FICELÉ, AU SUSPENSE RONDEMENT MENÉ. »

La Presse

« UNE ÉCRITURE IMPECCABLE,
DES DIALOGUES SAVOUREUX ET JUSTES
QUI SAVENT JOUER DE PLUSIEURS NIVEAUX DE
LANGAGE FONT DU *ROUGE IDÉAL*
UN POLAR PARTICULIÈREMENT EFFICACE
QUI SAURA À COUP SÛR PLAIRE
AUX AMATEURS DU GENRE. »

Le Devoir

« UNE INTRIGUE DRÔLEMENT BIEN FICELÉE
À LIRE D'UN SEUL TRAIT.

PALPITANT. »

Les Ailes de la mode

« DU BEAU TRAVAIL. »

Nuit Blanche

« LE ROMAN EST BIEN FICELÉ,
FACILE D'ACCÈS. »

Le Journal de Québec

« UN EXCELLENT POLAR...

UN ROMAN QUI M'A BEAUCOUP PLU
POUR L'INTELLIGENCE DE SON SCÉNARIO. »

CJMF

« JACQUES CÔTÉ MET SES TALENTS DE CONTEUR
AU SERVICE D'UN STYLE, LE ROMAN POLICIER,
QU'IL MAÎTRISE DE MIEUX EN MIEUX.

LE ROUGE IDÉAL LUI PERMET D'ENTRER
DE PLAIN-PIED DANS LE CERCLE RESTREINT
DES AUTEURS DE POLAR *MADE IN QUÉBEC*. »

Amazon.ca

« JACQUES CÔTÉ N'A RIEN À ENVIER
AUX PLUS GRANDS ÉCRIVAINS DE POLARS.
AVEC *LE ROUGE IDÉAL*, L'AUTEUR PROUVE
SA TOTALE MAÎTRISE DU STYLE ET, SURTOUT,
DE LA LANGUE DANS TOUTES SES NUANCES. »

Le Nouvelliste

LE ROUGE IDÉAL

DU MÊME AUTEUR

Les Montagnes russes. Roman.

Montréal : VLB, 1988.

Les Tours de Londres. Roman.

Montréal : VLB, 1991.

Les Amitiés inachevées. Roman.

Montréal : Québec/Amérique, coll. Littérature d'Amérique, 1994.

Wilfrid Derome, expert en homicides. Biographie.

Montréal : Boréal, 2003.

Nébulosité croissante en fin de journée. Roman.

Beauport : Alire, Romans 034, 2000.

Le Rouge idéal. Roman.

Lévis : Alire, Romans 063, 2002.

La Rive noire. Roman.

Lévis : Alire, Romans 092, 2005.

Le Chemin des brumes. Roman.

Lévis : Alire, Romans 113, 2008.

LE ROUGE IDÉAL

JACQUES CÔTÉ



Extrait de la publication

Illustration de couverture : BERNARD DUCHESNE

Photographie : VALÉRIE ST-MARTIN

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageeries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237

Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91

Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1er dépôt légal : 4^e trimestre 2002

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© 2002 ÉDITIONS ALIRE INC. & JACQUES CÔTÉ

20^e MILLE

À Marc et Martine

Toute ressemblance entre des personnages
et des personnes réelles ne serait que pure coïncidence.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE :

Portrait de nuit du lieutenant 1

SECONDE PARTIE :

La chasse de l'Action de grâces 51

TROISIÈME PARTIE :

Retour à l'anormal 85

QUATRIÈME PARTIE :

Les fleurs mortes 131

CINQUIÈME PARTIE :

Le cercle Thanatos 205

SIXIÈME PARTIE :

Danser avec le diable 277

SEPTIÈME PARTIE :

Dans la ligne de mire 337

HUITIÈME PARTIE :

La moisson fraternelle 421

*Vous avez chu dans l'aube aux sillons des chemins
Vous pleurez de mes yeux, vous pleurez de mes mains*

Émile Nelligan

*Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal*

Charles Baudelaire

PREMIÈRE PARTIE

PORTRAIT DE NUIT DU LIEUTENANT

1

Le téléphone retentit trois fois. Un bras frissonnant s'extirpa des couvertures et cueillit à tâtons le récepteur sur la table de chevet. Le courant d'air s'infiltra dans les draps, glaçant l'échine de l'homme. Peu importait la saison, il dormait à la fraîcheur. Le cadran marquait minuit douze. Il décrocha à la quatrième sonnerie. Pour le commun des mortels, le timbre d'un appel nocturne est angoissant. Penser au pire est alors la norme. Son réveil à lui annonçait le cauchemar des autres. La mort au programme. La mort à la petite semaine. Ces appels de routine pour le lieutenant Duval, enquêteur à l'Escouade des crimes contre la personne de la SQ, avaient l'inconvénient de réveiller toute la maisonnée, en l'occurrence sa fille Mimi, qui dormait à l'étage. Sa conjointe, Laurence, travaillait de nuit cette semaine-là à l'Hôtel-Dieu.

Duval marmotta l'adresse et les indications du standardiste : 30, chemin du Tour-du-Lac, Lac-Beauport. Il éloigna le récepteur à deux pieds de son oreille. La voix forte du répartiteur dans le silence de la nuit se répercutait à dix pieds.

— Le chimiste du labo est là.

Duval raccrocha, s'arracha du lit dans un froissement de couette. Le halo du lampadaire au bord de la falaise tachait de lumière les stores vénitiens : assez pour distinguer l'éclatant saxophone de John Coltrane sur fond indigo, un tableau que lui avait acheté Laurence pour son anniversaire.

Il alluma la lampe de chevet, s'assit sur le bord du lit, bâilla, s'étira les bras à s'en décrocher les trapèzes. Saisi de froid, il ramassa à tâtons son pantalon qui reposait sur un valet de nuit. Mais il l'empoigna par l'ourlet et une pluie de monnaie tomba sur le plancher. Comme de raison, une pièce de 25 cents roula sous le lit dans un mouvement giratoire exaspérant qui ne voulait plus finir. Il ramasserait le tout plus tard. Pas de chemise ni de cravate à cette heure, mais un lainage noir. Il bâilla à nouveau, se frotta le cuir chevelu, regarda à gauche et à droite en cherchant ce qu'il oubliait. Il détestait remonter à l'étage dans ces cas-là. Il jeta un coup d'œil dans le miroir pour replacer une mèche rebelle et constater *de visu* le poids de la nuit dans son regard.

Il referma la porte de la chambre de Mimi, qui ne s'était jamais habituée à ces appels nocturnes.

— C'est qui ?

— Rien de grave. C'est le bureau, répondit laconiquement Duval. Rendors-toi.

Mimi avait perdu très jeune sa mère – une policière qui était morte dans une collision alors qu'elle répondait à un appel d'urgence. Elle craignait pour la vie de son père, c'était un réel tourment. Rarement parvenait-elle à se rendormir. L'affaire Hurtubise¹, dans laquelle son père avait failli laisser sa peau en 1976, n'avait fait qu'accroître son anxiété et ses cauchemars.

¹ Voir *Nébulosité croissante en fin de journée*, Éditions Alire, coll. Romans 034, 2000.

Duval se laissa guider par la veilleuse du passage en forme de grenouille. Après s'être brossé les dents, il descendit au rez-de-chaussée. Les vieilles marches de l'escalier craquaient et il se promettait depuis bien des samedis de les réparer en enfonçant des intercalaires dessous. Mais l'amour récent pour une femme l'avait éloigné du bricolage, goût qu'il avait développé pendant son veuvage.

Il prit son coupe-vent et tiqua ; il n'avait pas ses clés et il lui fallait retourner à l'étage.

2

Par cette nuit fraîche d'octobre, le souffle se condensait en vapeur blanche. Le mercure avoisinait le point de congélation. Le siège froid de la voiture faisait regretter la chaleur du lit et le volant glaçait les doigts. Duval aurait dû prendre ses gants. Il oubliait toujours quelque chose.

Lorsqu'il actionna le démarreur, le rugissement de son 4 X 4 fit contrepoint à la *Symphonie inachevée* que diffusait la radio d'État.

Il descendit la longue côte Saint-Sacrement, chemin qu'il empruntait souvent pour se rendre au Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale. La désolation du parc industriel, succession de manufactures en brique et d'entrepôts, le dégoûta. Il tourna sur le boulevard Charest en brûlant prudemment le feu rouge.

La route était à peu près libre de circulation à cette heure. Du boulevard Laurentien jusqu'à la Montée du Lac, les lampadaires filèrent derrière lui et Schubert déchaîna toute sa fureur romantique. La flèche de l'indicateur de température commençait à peine à monter. Il actionna la commande de chauffage et l'air chaud se répandit dans l'habitacle. Le ciel d'automne, d'un noir bleuté, s'étirait comme un grand écran piqué d'étoiles. Plus il avançait vers le Relais, plus la forêt se densifiait. Il bifurqua à gauche à la hauteur du centre de ski et roula en suivant les indications que lui avait fournies le bureau. Il pensa à Laurence, sa copine, qui travaillait de nuit à l'urgence et se sentit moins seul.

La vue d'un panneau du gouvernement, *À la chasse, on est prudent*, lui arracha un sourire. Il souhaita du temps doux pour sa partie de chasse. Son collègue Francis l'attendait à son chalet de Charlevoix pour le long congé de l'Action de grâces.

Une brume légère se mouvait alors qu'il gagnait en altitude. En arrivant au sommet du vallon, il vit cette nuée s'allumer de bleu, de rouge et de blanc au bas d'une côte fortement inclinée : les couleurs sinistres de sa profession, celles des gyrophares. Les camions du Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale ainsi que deux voitures de patrouille étaient rangés sur l'accotement.

Duval tiqua lorsqu'il aperçut le car de reportage. Les journalistes judiciaires sont aux policiers ce que les hyènes sont aux grands fauves. Toujours là, dents carnassières, à arracher des morceaux d'intimité. Et ils appelaient leurs papiers de l'information. Voilà ce qu'il avait toujours pensé des scribes. Quelques curieux, des voisins probablement, observaient la scène en grillant des cigarettes.

Un cordon de sécurité, sur lequel on lisait en grosses lettres «ACCÈS INTERDIT / SÛRETÉ DU QUÉBEC /

SCÈNE DE CRIME », délimitait les lieux. Les gars de l'Identité, lampe de poche à la main, cherchaient des empreintes de pieds et autres indices. Mais avec tous ces véhicules d'incendie devant la maison, les traces seraient difficiles à déceler.

3

La victime habitait une maison de style chalet suisse construite sur un coteau. La maison triangulaire en stuc blanc comportait à l'étage un grand balcon brun et un toit en pignon. Un long chemin asphalté en forme de fer à cheval menait à la résidence entourée de conifères géants. Sur un mât, un drapeau du Québec tout effiloché se laissait fouetter par le vent. Des fenêtres à carreaux aux verres fracassés s'échappait une fumée noire. Les pompiers vêtus de cirés jaunes s'affairaient à rouler les tuyaux. L'eau s'écoulait du talus jusqu'au chemin.

Duval stationna sa voiture en bordure du fossé, derrière celle de Rivard, le chimiste judiciaire, et marcha entre l'ambulance et un véhicule d'incendie. Saisi aux os par l'air humide, il pressa le pas. Le vent s'était levé, faisant bruisser les feuillus. Il flaira une nuit de première neige.

Dans le vestibule, il fut salué par Marceau, un technicien en identité qui, bouteille de poudre et pinceau à la main, relevait les empreintes sur la poignée de la porte intérieure.

— Bonjour, lieutenant. Mon défunt père, pendant des années, me disait d'étudier pour être bien dans la vie. Des soirs comme ça, je lui donne raison.

— Si tu gagnes ton ciel, tu pourras toujours lui dire.

D'un signe de tête, Marceau indiqua à Duval, qui s'en doutait bien, que toute la ribambelle de la police scientifique l'attendait à l'étage.

Le lieutenant, les mains sur les hanches, jeta un coup d'œil au salon et fut dégoûté par le rideau de style bonne femme et la cantonnière boursouflée jaune ocre qui ornaient la grande baie vitrée. Dans un coin, l'eau pissait du plafond à travers le gypse en cloques. Un canapé capitonné, coquille d'œuf, à grosses volutes, reposait sur un tapis de type « shag ». Duval pensait qu'il y avait des scènes de crime qu'annonçait la décoration. Quand il magasinait son mobilier, il pouvait associer des objets à ceux de scènes de crime où il avait joué un rôle. Il replongeait dans de mauvais souvenirs. Il se rappela avoir vu un lit exactement comme celui de Mimi et dans lequel gisait un enfant qu'on avait secoué à mort.

En haut, la lourdeur des pas des différentes équipes donnait une idée de l'activité qui régnait. Dans l'escalier qui ruisselait d'eau, un technicien monta à la course avec sa scie à chaîne.

L'odeur de carbonisé fit toussoter Duval. Seul l'étage du haut avait subi des dommages importants. En entrant dans la chambre, il regarda aussitôt le plafond et les murs. Cette méthode amusait ses collègues, mais donnait des résultats. Que ce soit dans les cas de meurtre ou de suicide, « les murs parlent », comme le lui avait fait remarquer un jour, lors d'un colloque, le docteur Noguchi du Laboratoire de médecine légale de Los Angeles. Avant de regarder le ou les corps, il examinait toujours le « décor ». Les traînées de sang et les giclées artérielles, les traces de poudre, les objets renversés,

les meubles déplacés et les sacs d'épicerie abandonnés sur un comptoir devenaient la mémoire matérielle du crime. Dans le cas présent, il y avait beaucoup de suie, contrecoup particulier du feu de matelas. Puis, Duval nota des effets brisants sur la tête du lit, une gerbe de carbone, résultat d'une déflagration. La tête de lit en plastique avait fondu et pris la forme étrange d'un coquillage ramolli avec une Vénus carbonisée en son centre.

Un jeune agent aux yeux bleus et aux joues rosées comme celles d'un poupon procédait à un relevé des lieux. Il réalisait minutieusement son croquis avec la méthode des coordonnées. Duval constata qu'il utilisait celle de l'horloge et qu'il avait encore deux heures à couvrir sur son graphique. Duval alla quérir auprès de lui les premières informations.

— Bonne nuit, lieutenant ! dit le jeunot, tout sourire. La dame était morte à notre arrivée.

— C'est une vérité de la police, répondit un technicien à la blague.

Duval eut envie de les reprendre. Il détestait les blagues des jeunes policiers sur le lieu d'un homicide. Qu'est-ce que ce serait à quarante ans ?

Un technicien de l'Identité prenait des photos en faisant attention de ne pas contaminer la scène du crime.

Rivard, le chimiste judiciaire, qui se trouvait accroupi près du lit, avait maintes fois travaillé avec Duval. Celui-ci le salua. L'autre se releva, retroussa ses manches et marcha vers le lieutenant. Tout était bois et arêtes sur ce corps, à commencer par le long nez affûté.

— Pas même besoin du chien pour découvrir ce qui s'est passé ici.

Rivard avait un pif incroyable pour sentir les accélérateurs et les explosifs de toutes sortes. Avant toute analyse chromatographique, c'était le nez qui inter-

venait dans un premier temps et ensuite la vue. Il était à la criminalistique ce qu'est l'œnologue à la dégustation du vin : si ce dernier percevait cuir, vanille, réglisse et cerise dans le verre, l'organe olfactif de Rivard détectait les combustibles tous azimuts. À la blague, on disait qu'il faisait une rude compétition à Sneak, le berger allemand de Madden, le maître-chien. Rivard faisait partie des vingt pour cent de la population qui reconnaissent l'odeur d'amande dégagée par le cyanure.

— À première vue, un feu de matelas. Elle s'est endormie en fumant. C'est une voisine qui habite plus haut sur le coteau qui a vu la fumée s'échapper. Les pompiers sont arrivés très rapidement pour sauver les meubles... mais pas l'occupante. Une grosse fumeuse, semble-t-il. On a trouvé un *cartoon* dans le garde-manger.

Duval, qui détestait la cigarette, ne pouvait comprendre cette absence de volonté des fumeurs face à ce fléau qui les dominait. Dans ce cas-ci, songeait-il, elle mettait le feu à un matelas, du moins selon les apparences. Pas assez de se tuer à petit feu, elle transformait son lit en rôtissoire.

Sur le matelas reposaient les restes d'une femme couchée sur le dos. La contraction des muscles avait figé les membres dans une pose insolite. Au bout des bras tendus vers le ciel, écartés du cadavre, les poings s'étaient refermés, comme pour maudire le destin. La suie dégagée par le matelas avait noirci le corps. Le volume de ce dernier, sous l'effet de la chaleur intense, avait diminué substantiellement. La peau avait séché et durci, prenant l'aspect du cuir. Le feu avait ravagé inégalement la surface antérieure, sur laquelle on décelait différents types de brûlures. La peau présentait par endroits des bulles sèches, soit des brûlures du troisième degré. La couche de graisse avait été touchée

sous le derme au niveau du ventre et de la taille, surtout du côté droit. Des bulles humides, des cloques, signes de brûlures du second degré, couvraient les jambes. Il y avait des zones rouges et jaunes où l'on voyait le derme à nu et aussi les vaisseaux sanguins.

Sur le mur au-dessus de la tête du lit, une reproduction à moitié calcinée montrait des jeunes filles aux seins nus dans un paysage brumeux.

Rivard pointa le cendrier en verre sur le matelas, à la hauteur de l'abdomen. Duval se pencha. À voir les bouts filtrés et unis des mégots calcinés qui flottaient dans l'eau, on distinguait deux sortes différentes de cigarettes. Il regarda la femme.

— Il semble qu'elle n'ait jamais su que le feu était pris, dit Rivard.

— C'est bizarre, car elle aurait dû se rendre compte à un moment que ça brûlait ou qu'elle étouffait. On aurait dû la retrouver près d'une fenêtre ou recroquevillée par terre. Avez-vous découvert des accélérateurs dans la maison ?

— Ça sent encore l'essence à briquet.

— On voit les effets brisants, la gerbe de la déflagration est évidente.

— Jusqu'en haut du mur.

Puisque tous les relevés de la police avaient été effectués, Rivard indiqua au technicien à quel endroit découper le plancher avec sa scie. En raison des fentes dans les lattes de bois franc, l'essence avait dû s'infiltrer dans le sous-plancher.

Duval intercepta un gars de l'Identité.

— Installez-moi une grande bâche en plastique au plafond, en bas, question de ne pas perdre des indices quand il va scier le plancher.

Le jeune homme opina du chef et descendit les marches en courant.

Duval plongeait son regard par la fenêtre, et la vue de la forêt lui rappela qu'il serait crevé pour filer sur les routes de Charlevoix. Là, il avait les pieds sur la catalogne mouillée, respirait de la suie et s'infligeait la mort la plus horrible qui soit. Il ne s'y était jamais habitué. Le feu lui faisait peur. L'explication lui était venue de son père. Ses parents l'avaient un jour surpris à l'âge de quatre ans, debout sur le poêle, avec tous les ronds allumés à feu vif, alors qu'il fouillait dans l'armoire au-dessus de la hotte. La correction infligée et l'explication des dangers qu'il avait courus avaient laissé des traces. De six à dix ans, il avait exigé de ses parents, au moment d'aller dormir, de vérifier si les ronds de poêle étaient éteints. Cela avait fini par amuser la parenté et devenir un objet de taquinerie. « La rengaine à Daniel », disait-on.

Duval observa le cadavre, perplexe.

— Elle était peut-être dopée ? conjectura-t-il.

Il demanda aux policiers s'ils avaient vérifié la pharmacie de la dame.

— Non. Pas encore. On n'est pas rendus là, répondit Bégin.

— J'y vais.

— Peux-tu ramasser les draps dans le panier de linge sale ? Envoie-les au labo pour expertise.

Duval fit signe aux deux employés de la morgue de transporter le corps au laboratoire.

La salle de bains était décorée d'un papier peint miroitant avec de grosses fleurs psychédéliques orange et roses. Le lieutenant enfila ses gants de latex, ouvrit l'armoire de la pharmacie. La dame devait souffrir de dépression. Il y trouva du lithium, du Demerol, des Ativan et du Nembutal. « Beau cocktail ! » pensa l'enquêteur.

Il lut la date de prescription sur l'une des bouteilles : 15 août. Il en déduisit, après un calcul sommaire, que

la victime n'avait fait que suivre la posologie. Pas de suicide au Nembutal cette fois-ci. Sur une tablette se dressait une bombe de crème à raser pour homme et des rasoirs jetables. Il referma l'armoire et rejoignit Rivard, qu'il voyait de dos dans l'embrasure de la chambre. Les gars de la morgue, qu'on appelait amicalement Laurel et Hardy à cause de leur physique respectif, tournaient avec la civière dans le haut de l'escalier.

— Bonne nuit, lieutenant.

— Salut, les gars !

La scie à chaîne faisait un boucan d'enfer dans la maison. Rivard donnait des indications à un employé du labo pour qu'il prépare le transport du matelas et d'une section du plancher. Il allait leur faire subir un examen au chromatographe afin de prouver la présence de l'accélérateur.

Duval s'adressa à Rivard, penché sur l'échantillon de plancher.

— Sa pharmacie est remplie d'antidépresseurs.

— Une fumeuse obsessive. On a trouvé des paquets dans toutes les pièces.

Rares étaient les suicidaires qui s'immolaient par le feu. L'autopsie allait révéler d'autres indices très rapidement. Duval prit quelques notes et s'assura que toutes les pièces à conviction soient apportées au labo.

Il descendit au salon et fouilla dans un cendrier sur pied, surmonté d'un DC 3, qui avait été protégé de l'eau. Il découvrit encore des mégots appartenant à deux marques différentes : des Mark Ten couronnées de rouge à lèvres et des Export'A. Il se pencha pour les examiner et constata que les cigarettes avaient été fumées récemment. Il demanda à un technicien de l'Identité d'emporter les mégots.

Un expert en Identité plaça devant le cendrier un carton qui comportait les renseignements sur l'objet saisi. Appareil photo à la main, un technicien se pencha,

focalisa, photographia l'objet, puis son collègue enfouit ce dernier dans un sac d'épicerie.

Le lieutenant marcha vers une étagère en mélamine. Il examina des photos de la disparue, à qui il donna entre cinquante-cinq et soixante ans. L'une d'elles avait été prise à Terre des Hommes devant le géodôme du pavillon américain. La femme était blonde, mais pas d'un blond naturel, ce que révélaiient ses larges sourcils noirs. Elle était accompagnée d'un homme beaucoup plus jeune. « Son mari », pensa Duval. Il y avait aussi dans un cadre la photo d'un enfant qui devait être son fils.

Sur le secrétaire Louis XVI dans le vestibule, Duval examina le courrier de la dame. Elle devait vivre seule puisque tout était à son nom : madame Eugénie Fournier. À en juger par les meubles et la décoration, elle semblait à l'aise financièrement. Duval sortit respirer une bouffée d'air frais. Les lieux empestaient le gaz carbonique dégagé par la scie à chaîne.

À l'extérieur, une femme aux cheveux blancs observait la scène. Elle s'avança vers Duval.

— C'est moi qui ai appelé les pompiers.

Encore sous le choc, la femme était prise d'un léger tremblement. Elle avait revêtu une canadienne beige.

— Est-ce... qu'elle est morte, inspecteur ?

— Oui, madame.

Elle claquait des dents à présent.

Duval allait en profiter pour tirer quelques informations de cette voisine.

— Vous connaissiez madame Fournier ?

— C'est ma voisine depuis vingt ans.

Puisqu'elle avait froid, Duval l'invita à monter dans sa voiture. Il ouvrit la portière et la referma avec sa galanterie habituelle. Il démarra la voiture pour chauffer l'habitacle. Elle tira la fermeture éclair de son sac à

main pour en sortir un paquet de cigarettes. Duval soupira :

— Je vous demanderais de ne pas fumer dans la voiture.

— Oui. Pas de problème.

Elle remit le paquet au fond de son sac. Duval ajusta la commande du chauffage.

— Est-ce que madame Fournier était mariée ?

— Non, elle ne s'est jamais mariée.

— Avait-elle un conjoint ?

— Oui, un homme qu'elle avait rencontré depuis peu.

La femme donna l'impression qu'elle avait déjà trop parlé.

— Vous le connaissiez ?

— On se croisait de temps à autre.

— Comment s'appelle cet homme ? On va devoir appeler un proche pour l'identification.

Le mot identification accentua les tremblements de la voisine.

— Jean-Pierre Émond. Ils avaient l'air de bien s'entendre.

— Avaient l'air ?

— Ils semblaient heureux.

— La question que je vais vous poser est très importante. Avez-vous été témoin de chicanes de couple entre eux ?

Elle réfléchit, mais ne voulut pas répondre.

— Je ne peux pas vous dire. Je suis juste sa voisine. On se parle de jardinage, de température, mais on n'entre jamais dans les détails.

— Jean-Pierre Émond : qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— Il travaille dans une coop de taxis à Québec.

— Savez-vous s'il est venu au cours de la soirée ?

— Je ne l'ai pas vu. Je travaillais.

— Avez-vous vu ou entendu quelque chose de suspect au moment où vous êtes arrivée ? Une voiture ?

— Non.

— Savez-vous si madame Fournier avait des problèmes psychologiques ?

Elle hésita à répondre à cette question, probablement par respect pour la disparue.

— C'était une femme un peu déprimée. Elle n'a pas eu une vie facile. Son fils unique est mort dans un accident de voiture, il y a deux ans.

Sous le porche d'entrée, les techniciens de l'Identité sortaient avec le matelas et, juste derrière, les deux employés de la morgue suivaient avec la civière. Les rafales collaient les vêtements aux corps.

Les hommes se dirigèrent vers leur camion respectif. Duval baissa sa vitre et demanda à Rivard, qui fermait la sinistre procession, s'il serait possible de procéder à l'autopsie dans l'avant-midi.

— C'est que je pars à la chasse en fin d'après-midi.

— Je ne sais pas, Daniel. Les corps s'empilent. Je vais demander au stagiaire du docteur Villemure.

La dame posa une main sur sa bouche et murmura : « Mon Dieu. » Ces paroles avaient été dites avec une telle désinvolture...

Rivard s'informa sur ce que Duval allait chasser et lui envoya un salut de la main.

Duval prit le nom, l'adresse et le numéro de téléphone de la femme et lui annonça qu'il la rappellerait si nécessaire dans les prochaines heures.

4

Duval se rendit sans perdre un instant à la bicoque de la coopérative de taxis, rue Crémazie. Deux chauffeurs attendaient, assis sur un banc, en lisant le *Journal de Québec* de la veille. Le répartiteur appela un chauffeur pour lui dire de se rendre à l'hôpital Saint-François-d'Assise. L'autre répondit « 10-4 » dans un chuintement de bruits parasites. L'homme aux gros sourcils touffus, penché sur ses mots cachés, redressa la tête en ajustant ses lunettes à monture dorée, style aviateur.

— Je voudrais parler à Jean-Pierre Émond.

— Djé-Pi est sur un *call*, dit l'autre d'un ton baveux.

— Appelez-le, je voudrais lui parler.

— Pourquoi ? demanda l'homme, suspicieux.

Duval montra sa carte d'enquêteur.

— Sa conjointe est décédée, ce soir.

Le visage consterné, le répartiteur toussa et, d'une voix rauque, invita Émond à se pointer à la coop.

— C'est urgent, ajouta-t-il sur un ton compassé. Non, prends pas de *call* en revenant.

Quinze minutes plus tard, un homme dans la trentaine avancée, celui que Duval avait vu sur la photo, entra. Il portait un veston de cuir noir, une casquette écossaise et arborait de longs favoris, une moustache et une permanente. À première vue, une vingtaine d'années séparaient Émond de madame Fournier. Un écart significatif.

Nonchalamment, le répartiteur désigna Duval.

— Djé-Pi, monsieur a affaire à toi.

— Je suis le lieutenant Duval.

Il observa attentivement la réaction du chauffeur de taxi. Celui-ci ne broncha pas.

— J'ai une mauvaise nouvelle. Votre conjointe, madame Fournier, est morte dans un incendie à sa résidence, ce soir.

L'homme demeura figé un instant et regarda le répartiteur.

— Comment c'est arrivé ?

— On ne le sait pas encore.

L'homme s'assit et grimaça, l'œil aussi sec que le Mojave. Son visage se tordit de douleur comme un ver coupé en deux. Le répartiteur s'approcha pour le consoler par une tape virile sur l'épaule. Duval observa de près le comportement de l'homme. Les collègues semblaient plus affectés qu'Émond.

— On est avec toi, mon Djé-Pi.

— Ça se peut pas ! Pas ça !

Après quelques instants, Duval demanda avec délicatesse à Émond s'il pouvait lui poser des questions. Le chauffeur, dépité, le corps prostré, hocha la tête.

Afin de ne pas le braquer immédiatement en le désignant comme un suspect, Duval voulut savoir si Eugénie Fournier fumait au lit.

Émond glapit un « Tabarnak ! », suivi d'un « Pas ça ! ».

Il sortit son paquet et s'alluma une cigarette. Duval trouva le réflexe étrange et paradoxal. Les fumeurs le décourageraient toujours autant.

— Je le savais. Je lui ai dit tellement souvent de ne pas fumer au lit. Elle faisait toujours à sa tête.

Duval nota qu'il fumait des cigarettes à bout uni comme celles dont les mégots avaient été trouvés dans les cendriers. Des Export'A. Duval examina les mains de l'homme, mais ne vit nulle trace de brûlure, ce qui arrivait parfois aux incendiaires. Mais là, rien, à part ces gros doigts boudinés, jaunis par la nicotine.

Un chauffeur entra dans le bâtiment et le répartiteur l'avisa d'aller dans l'autre pièce.

Duval, que la fatigue envahissait, regarda l'heure sur l'horloge à l'effigie du chevalier O'Keefe.

— Monsieur Émond, quand avez-vous vu Eugénie Fournier pour la dernière fois ?

— Hier. On a soupé ensemble vers 5 h et ensuite je suis venu travailler.

— Hier, vous voulez dire mercredi ?

— Non, mardi.

— Vous ne l'aviez pas vue depuis plus de trente heures ?

— C'est ça.

— Vous ne viviez pas ensemble ?

— Non. Parfois elle venait coucher chez moi, d'autres fois je restais chez elle. On s'était entendus comme ça.

— Combien de paquets fumait-elle par jour ?

— Au moins trois. Une grosse fumeuse.

— Et vous ?

— Près de deux paquets. Pourquoi ?

Son organe vocal sonnait comme un rôle de gramophone à l'aube des 78 tours.

Une pensée chicotait Duval : comment une fumeuse industrielle, qui n'avait pas vu son conjoint depuis vingt-quatre heures, avait-elle pu laisser ses mégots et ceux de son ami dans son cendrier ? Normalement, elle aurait dû vider le cendrier qui contenait les mégots d'Émond.

— Vous êtes sûr que vous ne l'avez pas vue depuis mardi soir ?

— C'est bien ça.

— C'est quand la dernière fois qu'elle a couché chez vous ?

— Dans la nuit de samedi.

— Pourriez-vous me dire où vous étiez entre 11 h et minuit ?

Le visage d'Émond vira rubicond. Il n'appréciait pas le sous-entendu. Mais Duval ne broncha pas, flegmatique devant ce regard qui simulait la peine.

— Écoutez, je vis un drame et vous...

— Je suis là pour éclaircir ce qui est arrivé à votre amie.

— Demandez au répartiteur, il vous dira où je me trouvais.

Le répartiteur acquiesça et parcourut du bout de son stylo la liste des appels de la soirée.

— Vers 10h40, continua Émond, j'ai été reconduire un homme à Cap-Rouge et ensuite je me suis rendu à l'aéroport pour prendre un client.

Le répartiteur, d'un signe de tête, confirma les dires de son chauffeur.

— Vous étiez à l'aéroport à quelle heure ?

D'une voix exaspérée, le répartiteur lança d'un ton sec : « 11 h 10 ».

Avec des yeux de fauve, Duval se tourna vers lui et pointa un index menaçant.

— Si j'ai des questions à vous poser, je vous ferai signe.

L'homme marmonna quelques mots et ouvrit son journal.

Duval nota l'information dans son calepin : 23 h 10. Il calcula mentalement qu'il fallait une vingtaine de minutes pour rallier Lac-Beauport à partir de L'Ancienne-Lorette. Les chauffeurs de taxi ont le pied pesant et connaissent les raccourcis.

— Pouvez-vous me dire où vous avez déposé votre client à Cap-Rouge ?

Soit que les murs aient des oreilles, soit que le répartiteur ait fait part aux collègues de la torture mentale qu'infligeait Duval à leur confrère, car dans l'encadrement qui séparait les deux pièces, quatre

hommes dévisageaient Duval, les bras croisés. Émond lança sans hésiter :

— Rue Bertrand.

— Un homme ou une femme ?

— Une femme.

— Où avez-vous déposé votre client de l'aéroport ?

— Au Château Frontenac.

— Vers quelle heure ?

— 11 h 50.

— Vous avez mis tout ce temps !

— Vous savez, on fait parfois des détours avec les touristes pour rendre la course plus payante. Tout le monde fait ça.

Duval connaissait cette pratique et elle indiquait que Jean-Pierre Émond était quelque peu malhonnête. Il détestait ce genre de justification : « Tout le monde le fait, alors moi aussi ». Combien de fois, quand il était patrouilleur, avait-il entendu : tout le monde roule à cent vingt kilomètres à l'heure, ici. Pour Duval, cette attitude était un symptôme du cancer civique qui rongeaient la société.

— Qu'est-ce qui vous dit que c'était un étranger ?

— Il venait pour un meeting.

— Quel genre de meeting ?

Émond haussa le ton.

— Je ne lui ai pas demandé. Il parlait pas français. C'était un étranger.

— À quelle heure avez-vous pris le client suivant ?

Un cri retentit alors dans la pièce.

— Arrêtez de le harceler, hurlait un grand blond au teint rougeaud et à la peau luisante de sébum.

Duval le dévisagea et martela chaque syllabe.

— Un mot de plus et je vous fais arrêter pour entrave au travail d'un policier.

L'homme se calma et ses confrères l'entraînèrent à l'extérieur.

Duval poussa un long soupir et se tourna vers le chauffeur.

— À quelle heure avez-vous pris le client suivant ?

— À minuit et dix.

Cette précision dans l'horaire laissa Duval perplexe. Habituellement, les suspects étaient évasifs et celui-ci semblait avoir appris ses allées et venues par cœur.

Duval referma son calepin et demanda au répartiteur s'il pouvait faire un appel en privé. L'autre se hâta de lui montrer la cabine téléphonique à l'extérieur. Cet excès de courtoisie redoubla l'ardeur du lieutenant à régler l'affaire. Il n'avait pas envie de manquer sa partie de chasse pour une enquête qui l'obséderait.

Duval sortit, monta la fermeture éclair de son coupe-vent. Ses doigts raidis par le froid feuilletaient le bottin. Mais les pages qui l'intéressaient avaient été arrachées. Il composa le 0 et la téléphoniste le transféra à l'aéroport. Il tomba sur un préposé affable.

— Un avion d'Air Canada en provenance de Toronto vers 19h, l'autre de Montréal a atterri à 20h.

Mais pourquoi le client avait-il mis tout ce temps avant de prendre un taxi ? Duval raccrocha, songeur. D'un pas déterminé, il retourna dans la coop, prêt à coincer Émond qui s'enfonçait dans le mensonge.

Il s'approcha du suspect, qui discutait avec des collègues aux regards compatissants.

— J'ai une dernière question à vous poser.

Duval l'entraîna dans un coin.

— Comment expliquez-vous que le dernier avion en provenance de Toronto a atterri à 19h et que l'homme est monté après 23h dans votre voiture ?

— Je vous ai pas dit qu'il venait de Toronto, et je vous ferais remarquer que les voyageurs vont souvent manger au restaurant après un vol. Et puis, il y avait aussi un avion en provenance de Montréal à 18h, et il y a des Anglais à Montréal.

— Habituellement, ils mangent dans l'avion, répliqua Duval.

— Pas sur des vols aussi courts.

Duval attacha son manteau et invita Émond à passer à la centrale, avant 8 h, pour sa déposition. Avant de le laisser à son deuil, il lui demanda son adresse. Décidément, il n'aimait pas la bouille de cet homme, mais jamais dans le passé il n'avait fait fi de la présomption d'innocence.

Il lui fallait attendre les résultats de l'autopsie pratiquée par Maher et ceux de la chromatographie de Rivard. Ensuite, il faudrait prouver que ce combustible avait bel et bien été versé par Émond.

5

Duval rentra se coucher. Sa résidence, à deux kilomètres de là, surplombait la falaise au-dessus de la Basse-Ville : un cottage aux impostes composées de magnifiques vitraux ambre et blancs représentant des motifs floraux. Il entra sans faire de bruit, mais buta contre un barrage de chaussures de sport. Duval, en marathonien accompli, effectuait ses quatre-vingts kilomètres de jogging hebdomadaire pour goûter à la plénitude d'un corps sain.

L'odeur familière, la chaleur des lieux l'apaisa.

La fringale le prit, mais il s'interdit le sandwich tant désiré, sachant qu'il mettrait son sommeil en péril. Il

consulta l'horloge: 3 h 28. Il actionna doucement le robinet et remplit un verre d'eau qu'il but d'un trait. Il ouvrit la dépense et fouilla dans la boîte de biscuits Ritz. Accoudé contre le comptoir, il avala ses craquelins en réfléchissant à la mort d'Eugénie Fournier.

Son regard se posa sur le vitrail de la cuisine que la lanterne murale extérieure avivait. Ces ambres, ces blancs et ces verts le calmaient. Sur le tableau noir de la cuisine, Mimi avait adressé un énième message à son paternel sur la cruauté de chasser les animaux :

« Si une espèce venait une fois par année chasser l'humain et que tu perdais un ami, qu'en penserais-tu ? Je suis convaincue que les animaux ont une âme. Je suis l'élan que tu chasseras... »

Mimi ne cessait depuis une semaine de lui faire des remontrances sur la chasse. Il avait beau lui répéter que la chasse à l'arc était noble, elle se fâchait. Inutile de lui servir l'argument de l'alimentation puisque Mimi était végétarienne. Les charges morales avaient commencé à l'ébranler et Laurence, sa copine, participait aussi à la « démonisation » de la chasse.

Il effaça le tableau et inscrivit :

« Tes flèches me font mal...
Je t'aime. Papa. »

Il éteignit la lumière et monta à l'étage en se rappelant tout ce qu'il lui restait à faire en prévision de la chasse. Il avait hâte de s'enfoncer avec les copains au fond de la forêt boréale, loin de la criminalité et des tribunaux.

Le drap était glacial. Il ramena la couette sur lui et éteignit la lampe de chevet. Au bout de dix minutes, sa conscience plongea dans un gouffre noir.



JACQUES CÔTÉ...

... vit à Québec. Il enseigne la littérature au Cégep de Sainte-Foy. Dans les années 80, il séjourne à Londres où il écrit son premier roman, *Les Montagnes russes* (1988), adapté pour la télévision et réédité en 1999. En 2000, il publie un premier roman policier, *Nébulosité croissante en fin de journée*. *Le Rouge idéal* (2002), second volet de la série, reçoit le prix Arthur-Ellis 2003, puis *La Rive Noire* (2005) remporte le prix Saint-Pacôme 2006. Son intérêt pour la criminalistique a amené l'auteur à écrire *Wilfrid Derome, expert en homicides* (2003). Grand Prix *La Presse* de la biographie, ce récit fait connaître le pionnier des sciences judiciaires et de la médecine légale en Amérique. Jacques Côté a été conférencier invité de l'École de criminologie de Montréal, de la Société médicale de Québec et du Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale, mais aussi de plusieurs écoles et bibliothèques du Québec. En 2004, il a participé à la réalisation du documentaire sur la vie de Wilfrid Derome présenté à canal D.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection «Romans» / Collection «Nouvelles»

----	(N) <i>La Rose du désert</i>	Yves Meynard
001	<i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i>	Jean-Jacques Pelletier
002	<i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
003	<i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyranaël -1)	Élisabeth Vonarburg
004	<i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyranaël -2)	Élisabeth Vonarburg
005	<i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyranaël -3)	Élisabeth Vonarburg
006	<i>La Peau blanche</i>	Joël Champetier
007	<i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
008	<i>Lames soeurs</i>	Robert Malacci
009	<i>SS-GB</i>	Len Deighton
010	<i>L'Autre Rivage</i> (Tyranaël -4)	Élisabeth Vonarburg
011	<i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1)	Francine Pelletier
012	<i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyranaël -5)	Élisabeth Vonarburg
013	<i>Le Rêveur dans la Citadelle</i>	Esther Rochon
014	<i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
015	<i>Sur le seuil</i>	Patrick Senécal
016	<i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2)	Francine Pelletier
017	<i>Le Silence de la Cité</i>	Élisabeth Vonarburg
018	<i>Tigane -1</i>	Guy Gavriel Kay
019	<i>Tigane -2</i>	Guy Gavriel Kay
020	<i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3)	Francine Pelletier
021	<i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)	Jean-Jacques Pelletier
022	<i>L'Archipel noir</i>	Esther Rochon
023	<i>Or</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
024	<i>Les Lions d'Al-Rassan</i>	Guy Gavriel Kay
025	<i>La Taupe et le Dragon</i>	Joël Champetier
026	<i>Chronoreg</i>	Daniel Sernine
027	<i>Chroniques du Pays des Mères</i>	Élisabeth Vonarburg
028	<i>L'Aile du papillon</i>	Joël Champetier
029	<i>Le Livre des Chevaliers</i>	Yves Meynard
030	<i>Ad nauseam</i>	Robert Malacci
031	<i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F)	Jean-Jacques Pelletier
032	<i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
033	<i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1)	Natasha Beaulieu
034	<i>Nébulosité croissante en fin de journée</i>	Jacques Côté
035	<i>La Voix sur la montagne</i>	Maxime Houde
036	<i>Le Chromosome Y</i>	Leona Gom
037	(N) <i>La Maison au bord de la mer</i>	Élisabeth Vonarburg
038	<i>Firestorm</i>	Luc Durocher

039	<i>Aliss</i>	Patrick Senécal
040	<i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	<i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Senécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté

Collection «Essais»

----	<i>Les 42210 univers de la science-fiction</i>	Guy Bouchard
001	<i>Stephen King : trente ans de terreur</i>	Hugues Morin <i>et al.</i>
002	<i>Radiographie d'une série culte : The X-Files</i>	Alain Bergeron, Laurine Spohner <i>et al.</i>
003	<i>Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française</i>	Claude Janelle <i>et al.</i>
004	<i>Le Roman policier en Amérique française</i>	Norbert Spohner

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

LE ROUGE IDÉAL
est le soixante-dixième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



« ENFIN UN POLAR QUÉBÉCOIS
QUI N'EST NI UN PRÉTEXTE, NI
UNE PÂLE IMITATION DES AMÉ-
RICAINS. » *LE LIBRAIRE*

Le Rouge idéal

Octobre 1979...

À Québec, une série d'événements sème la terreur : un message sanglant a été écrit sur un mur des corridors souterrains de l'Université Laval; une chienne a été horriblement mutilée; une main a été découverte plantée sur un piquet de clôture du collège Jésus-Marie avec, enroulé autour d'un doigt, un bout de papier portant les mots « Mes amours décomposés ».

Daniel Duval, lieutenant à la Sûreté du Québec, mène l'enquête, aidé, pour la première fois depuis l'affaire Hurtubise, de son coéquipier Louis Harel, maintenant cloué à un fauteuil roulant.

Mais pendant que les enquêteurs suivent toutes les pistes imaginables et que les experts du Laboratoire de sciences judiciaires tentent de faire parler le moindre indice, le meurtre sordide d'une jeune femme dans le cimetière de Sillery confirme leur pire crainte : un tueur fou est en liberté dans la ville... et tout porte à croire qu'il est engagé dans une terrible spirale de violence!

TEXTE INÉDIT



15,95 \$

9 782896 153831 Extrait de la publication 9,90 € TTC

